

**MC
2 :**

Théâtre

**19
20**

Un instant

D'après **Marcel Proust**
Mise en scène **Jean Bellorini**

13 - 16 novembre

D'après *À la Recherche
du Temps perdu*
de **Marcel Proust**
Mise en scène
Jean Bellorini

Avec
Hélène Patarot
**Camille de La
Guillonnière**
et le musicien
Jérémy Péret

Adaptation
Jean Bellorini
**Camille de La
Guillonnière,**
Hélène Patarot

Scénographie et lumière
Jean Bellorini
Costumes
Macha Makeïeff
Création sonore
Sébastien Trouvé
Perruques
Cécile Kretschmar
Assistante à la
scénographie
Véronique Chazal
Assistante aux costumes
Claudine Crauland
Régie générale
Nicolas Roy
Régie lumière
Luc Muscillo
Régie son
Léo Rossi-Roth
Régie plateau
Simon Chapuis

Production
Théâtre Gérard Philipe, centre
dramatique national de Saint-Denis

Coproduction
Les Théâtres de la Ville
de Luxembourg, TKM Théâtre
Kléber-Méleau, Renens, Théâtre
de Caen, La Criée – Théâtre national
de Marseille

L'intrigue

Après s'être attaqué à l'ultime roman de Fédor Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, Jean Bellorini reprend son exploration de chefs-d'œuvre de la littérature.

Hélène Patarot, complice de Peter Brook, et Camille de La Guillonnière, acteur fétiche de Jean Bellorini, recomposent les grands duos proustiens : le narrateur et sa mère autour d'un baiser tant désiré, et avec sa grand-mère dans leur infinie tendresse, jusqu'à la mort de cette dernière.

La plongée dans l'œuvre est profonde : on y sonde le Proust métaphysique plutôt que le dandy mondain. Ce faisant, interrogeant les mécanismes de la mémoire, les interprètes insufflent des passages empruntés à leur propre histoire. Mêlant le réel et l'invention, ils cherchent à saisir cette coïncidence d'où jaillit le souvenir, comme un écho puissant du passé, cristallisé dans la matérialité d'un objet et dans l'évanescence d'un instant.

« Merveilleuse sensation que l'on vit trop rarement au théâtre : à peine la représentation que signe Jean Bellorini s'achève-t-elle qu'on aimerait qu'elle recommence sur le champ »

mer 13 nov. 19h30
jeu 14 nov. 19h30
ven 15 nov. 20h30
sam 16 nov. 19h30

Salle Georges Lavaudant
durée 1h45

~~~~~ Pour les gourmands

→ Pour ces quatre représentations, la MC2 vous propose une pause tea time à La Cantine, en hommage à la fameuse madeleine de l'écrivain. À partir de 18h, venez déguster les gourmandises préparées pour l'occasion!

Le Monde

Entretien avec Jean Bellorini

Vous choisissez d'adapter *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust pour deux acteurs. Quels liens entretiennent-ils ?

Cette création se fonde sur mon obsession de comprendre, par un examen presque clinique du cerveau, le mécanisme qui mène l'artiste à la mise en récit. Pourquoi Proust décide-t-il, à un moment de sa vie, de s'enfermer pour écrire ce livre ? Quelles conditions intérieures suscitent un tel geste ? *La Recherche* est le texte qui correspond non seulement à cette quête personnelle mais qui en soulève les questions exactes, déploie les rouages qui mènent d'un vécu à une œuvre, d'un souvenir à sa mise en art. Il me semblait que dans ce rapport, les trois grands axes à creuser étaient l'enfance, le deuil et le surgissement de la mémoire. Et ces grands pans de la *Recherche* correspondent à trois grands duos proustiens : le narrateur et Françoise ; le narrateur et sa grand-mère ; Marcel Proust et Céleste.

Notre hypothèse de départ était la situation d'un médecin face à un patient qui ne se souvient de rien et à qui il propose un effort de restitution. Au début du travail, j'avais donc l'intuition d'un duo où l'un aiderait l'autre à l'ouverture des tiroirs de sa mémoire. Ce qui était

incroyable, c'est que ce médecin, qui était initialement plutôt Hélène Patarot, répondait de plus en plus par son propre récit de vie. Le rapport s'est inversé. Aujourd'hui, le malade, ce serait Hélène.

Proust, s'il y a un Proust, est plutôt le visiteur qui vient analyser comment elle se souvient, peut-être pour écrire lui-même et pour comprendre mieux son propre rapport à la mémoire et à l'adéquation – ou l'inadéquation – entre récit et souvenirs, pour mesurer la transposition totale qu'opère la mémoire pour passer de réalité à récit.

Le récit de ce Proust « visiteur » serait-il donc un tremplin la mémoire de l'autre ?

Exactement. L'évidence première à la lecture de Proust serait qu'il livre une auto-analyse, en tout cas une parole qui serait plutôt du côté de l'analysant. Mais notre travail a révélé que la *Recherche* revêt aussi une valeur cathartique, comme toute grande œuvre, elle a un pouvoir d'appel plus encore que de miroir. Celui qui s'y confronte non seulement y reconnaît des sensations vécues mais voit ressurgir sa propre mémoire. Notre visiteur, Camille de La Guillonnière, viendrait donc voir Hélène Patarot comme pour lui dire : « Je vais vous aider à vous raconter. » Et au fur et à mesure, effectivement, Hélène

raconte les épisodes de son enfance. Les deux récits de vie se croisent peu à peu par correspondance. Dans un cadre tout différent, à Combray, le visiteur a été envahi d'impressions identiques. Il peut lui répondre : « Vous me racontez le moment où vous franchissez la passerelle pour prendre le bateau pour quitter votre pays. J'ai exactement la même impression quand je me souviens "qu'il me fallut monter chaque marche de l'escalier, comme dit l'expression populaire, à « contrecœur », montant contre mon cœur qui voulait retourner près de ma mère parce qu'elle ne lui avait pas, en m'embrassant, donner licence de me suivre." Voilà comme ils dialoguent ; Camille ne parlant qu'avec les mots de Proust et Hélène ne parlant, au début, qu'avec ses propres mots.

Toute la beauté étant, quand cette alternance se trouble, de comprendre ensemble que la parole de Proust peut se substituer à une autre pourtant intime, authentique. Lorsqu'elle raconte par exemple l'amour qu'elle a eu pour sa grand-mère, nous sommes convaincus qu'elle le fait avec ses mots. Le principe du spectacle est évidemment qu'on ne sache plus de qui viennent les mots pour exprimer des sensations retrouvées – et partagées.

Pourquoi vous en être résolument tenus à des passages sur l'enfance du narrateur ?

Camille de La Guillonnière et moi désirions écarter le côté mondain, que représentent majoritairement les adaptations théâtrales,

cinématographiques ou télévisuelles de la *Recherche*, comme si elles ne pouvaient pas être métaphysiques, alors que c'est précisément le Proust philosophique qui m'intéresse. Qu'est-ce que le théâtre ? C'est ce qui apparaît de manière invisible dans une certitude commune, partagée entre les acteurs et les spectateurs. Le souvenir est du même ordre. Et l'écriture, pour Proust, aussi. Qu'est-ce que le souvenir sinon un choc entre une réalité dépassée et un fantasme au présent ? Le souvenir exprimé se trouve au milieu, à l'endroit de cette rencontre, de ce choc. Ce n'est pas forcément malhonnête, même s'il faut souvent mener une enquête, pour savoir ce qui nous constitue vraiment, pour départager le réel de l'invention. L'acteur produit un travail similaire. Le chemin qu'il parcourt pour jouer un personnage lui fait atteindre un point de jonction similaire à celui que le souvenir et le présent composent pour devenir récit. Choisir ces mots de Proust permet d'aller droit à cette percussion entre le passé – l'enfance – et la reconnaissance de ses traces dans le présent.

L'instant que désigne votre titre serait-il celui de la conjonction entre réalité et fantasme qui crée le souvenir ?

C'est d'abord un clin d'œil évident à la longueur de l'œuvre mais aussi à la longueur de l'existence qui se condense tout entière, en un instant, dans la coïncidence inattendue d'où jaillit le souvenir ; coïncidence entre ce qui nous entoure présentement, matériellement, et un détail de notre passé. C'est la madeleine mais c'est un tas d'autres

choses : les souliers, les trois petits coups frappés sur une cloison pour se parler d'une chambre à l'autre... qui font rejaillir une enfance, un amour, une mort ; qui font naître leur récit et permettent leur deuil.

Le rapport de Proust aux objets relève de l'animisme. Il y a de la sorcellerie dans ses façons de faire correspondre un objet à une personne, d'y voir cristallisée une telle part de vie. Lui parle de métempycose. Les objets sont les contenants sacrés de sa propre présence au monde. La question permanente est : qu'est-ce qui est contenu dans quoi ? Dans un objet, un livre, dans une odeur, dans un goût, une couleur, il peut y avoir tant de choses. Et dans un être humain, c'est infini. Cette conception est profondément théâtrale. C'est le principe même de la poésie ; est poétique ce qui fait puissamment écho à un jadis – un état ou un monde absents. Lui, tente d'analyser, de comprendre les conditions et la portée de cette résonance. La perversité magnifique de cet homme, c'est la complaisance qu'il entretient avec la souffrance que lui procure le souvenir. Quand il parvient à faire le deuil de sa grand-mère, quand sa mort lui apparaît réellement, il souffre infiniment mais c'est cette réalisation qui lui plaît, c'est cet instant qui le rend le plus vivant, c'est cette condensation, même douloureuse, qui est le but de son œuvre, donc de sa vie.

Les objets prennent-ils donc une grande part à votre scénographie ?

Il y a très peu d'objets. Nous sommes dans un espace à plusieurs niveaux. Il y a deux pièces, la petite chambre dans la grande salle des fêtes fermée. La petite,

réservée à Camille, est un refuge, tapissé de liège pour qu'on n'y entende aucun bruit – suivant la description incroyable de l'endroit confiné où Proust a vraiment passé ses dernières années à écrire. Il y a l'obsession de l'empilement et de l'entassement. Je voulais que la folie de Proust soit présente sur scène par une obsession matérielle. Proust aurait pu véritablement passer du temps dans cet endroit sans vie mais non sans âme. Il pourrait être dans ce cimetière de chaises à essayer de comprendre qui il était. Le narrateur mène cette enquête dans un moment où il est beaucoup moins conscient.

Le souvenir et sa recherche le placent – il le dit lui-même – « en dehors du temps ». C'est d'ailleurs pourquoi la présence de la nuit est très forte. L'écriture surgit dans un demi-sommeil, comme la mémoire. C'est à ce moment-là qu'on se sent le plus proche d'une vérité ou d'un souvenir : quand on ne sait pas si on le vit ou si on le rêve. Le théâtre est un lieu d'apparition, comme la chambre, comme la nuit. Les deux récits d'existence qui se rejoignent dans notre spectacle, celui d'Hélène et celui du narrateur, le font sur le terrain de l'exil, au sens strict de départ forcé d'un pays – en l'occurrence, des pays de l'enfance. Mais ils surgissent aussi du lieu d'exil nécessaire, volontaire que chacun, et les spectateurs avec eux, se ménagent pour écrire, pour se souvenir, pour retrouver et voir surgir en soi cette part perdue.

Propos recueillis par Marion Canelas, rédactrice pour le TGP, septembre 2018

Marcel Proust

Marcel Proust naît à Paris le 10 juillet 1871 dans le XVI^e arrondissement, d'un père professeur agrégé de médecine et d'une mère, fille d'un riche agent de change. Il est un enfant sensible, à la santé fragile. Il adore sa mère et dès son jeune âge, se montre très sociable. En 1881, il entre au lycée Condorcet, où malgré ses soucis de santé, il obtient de brillants résultats. Il poursuit ensuite ses études à la faculté de droit et à l'École libre des Sciences politiques. Il commence alors à fréquenter les salons littéraires et collabore à la petite revue *Le Banquet*. Le deuil de sa mère, morte en 1905, l'affectera pendant plusieurs années.

En 1906, Marcel Proust s'installe boulevard Haussmann, dans un appartement tapissé de liège et hermétiquement clos, d'où il espère se couper du monde. Il se consacre ensuite exclusivement à son œuvre. Il conçoit le projet de faire revivre les jours enfuis dans son ouvrage *À la recherche du temps perdu* et com-

mence à en rédiger la première partie, *Du côté de chez Swann*. Il travaille la nuit, se repose le jour et reste enfermé chez lui. Quelques extraits paraissent dans *Le Figaro*, mais ce premier volume ne trouve pas d'éditeur. Il sera notamment refusé chez Gallimard par André Gide qui se le reprochera longtemps. Finalement, Marcel Proust fait paraître *Du côté de chez Swann*, à compte d'auteur, chez Bernard Grasset en 1913. La guerre empêche Proust de publier la suite de son premier volume et il faut attendre 1919 pour que paraisse à la NRF, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, qui obtient cette année-là le prix Goncourt. Les années suivantes, il publie les deux premiers tomes du *Côté de Guermantes* ainsi que la première partie de *Sodome et Gomorrhe*. Épuisé, Marcel Proust meurt d'une pneumonie le 18 novembre 1922, âgé de 51 ans. Avant de mourir, il demande à Jacques Rivière et à son frère de publier le reste de son œuvre. *La Prisonnière* paraît en 1923, *Albertine disparue* en 1925 et *Le Temps retrouvé* en 1927.

Jean Bellorini

Né en 1981, Jean Bellorini a été formé à l'école Claude-Mathieu. Avec sa compagnie Air de lune, il a été accueilli au Théâtre du Soleil puis associé au Centre dramatique national de Toulouse et au Centre dramatique national de Saint-Denis.

Son travail au plateau se distingue notamment par ses brillantes adaptations de textes littéraires majeurs ou d'œuvres du théâtre contemporain dans lesquelles il instille une grande vitalité issue du travail collectif de la troupe. Il met en scène notamment *La Mouette* d'Anton Tchekhov, *Paroles gelées* d'après l'œuvre de François

Rabelais, *Karamazov* d'après le roman de Fédor Dostoïevski au Festival d'Avignon (nommé pour le Molière du spectacle de théâtre public 2017)...

En janvier 2014, Jean Bellorini prend la direction du Centre dramatique national Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis. Et en juin dernier, il a été choisi pour succéder à Christian Schiaretti à la tête du TNP – Théâtre National Populaire de Villeurbanne, qui fêtera ses 100 ans en novembre 2020.

Et aussi...

L'Important, c'est La Tempête



D'après **Thomas Bernhard**
Mise en scène
Dominique Léandri

Dominique Léandri s'est inspiré des *Dramuscules* (*La Trilogie Peyman / Match*) de Thomas Bernhard pour cette pièce créée à la MC2. L'écrivain autrichien, avec sa drôlerie féroce, n'a eu de cesse de dénoncer le nazisme qui demeurerait latent chez nombre de ses contemporains. À l'heure où les nationalismes émergent de toutes parts en Europe, il est salutaire d'entendre à nouveau sa voix. « Le sujet, c'est la peur et les monstres qu'elle engendre » résume la metteuse en scène.

Théâtre
jusqu'au **21 novembre**

Bar "La Cantine"

Pour vous restaurer avec des soupes et tartes maison, salades et en-cas salés, desserts, boire un verre chaud ou frais, avec ou sans alcool, seul-e ou à plusieurs, grandes tablées ou guéridons, rencontrer les artistes... Le bar "La Cantine" et son équipe vous accueillent dès 18h* ou après les spectacles: prenez la passerelle vitrée, descendez l'escalier, vous y êtes!

Afin de garantir un meilleur service, le bar a été agrandi pendant l'été pour proposer plus de places assises et un nouvel espace. Un second bar avec boissons et restauration est ouvert à l'extension, avec 60 places assises supplémentaires, soit 150 places assises.

* le dimanche, une heure avant le spectacle

Accueil billetterie
04.76.00.79.00
mc2grenoble.fr



MC2
4 rue Paul Claudel
CS 92448
38034 Grenoble cedex 2

Héritiers



Texte et mise en scène
Nasser Djemaï

Julie hérite d'une grande maison bourgeoise, un héritage bien trop lourd à porter qui devient un gouffre financier et complique les relations familiales. Dans son nouveau spectacle, Nasser Djemaï s'interroge sur nos legs et sur leurs répercussions. « Après notre mort, ce que l'on a conservé devient un fardeau pour les autres ». Une question qui était déjà au cœur de son dernier spectacle, *Vertiges*, toujours en tournée en France cette saison.

Théâtre
14 - 22 novembre



© Dyssia Loubatière

Jacob, Jacob

Adaptation
et mise en scène
Dyssia Loubatière

Texte
Valérie Zenatti

26 - 30 novembre

Exposition Kayaka'lo

Découvrez l'exposition du
Turak Théâtre/Michel Laubu
et Emili Hufnagel dans le hall
de la MC2 jusqu'au 20 dé-
cembre.